

---

# Nourrir son âme ou nourrir son estomac?

---

Robert B. Perreault, écrivain  
*Manchester, New Hampshire*

Il me semble que non seulement les textes de mes concitoyens Chartier, Giguère et LeBlanc reflètent l'état des recherches dans divers domaines, mais, de plus, ils forment dans leur ensemble une espèce de baromètre ethnique qui permet de mesurer la vitalité des Franco-Américains à l'heure actuelle, pour ensuite offrir des signes quant au futur.

À la conclusion de son article sur l'état des recherches sociologiques et anthropologiques, Madeleine Giguère exprime le besoin de savoir s'il existe aujourd'hui en Franco-Américane une identité ethnique autre que celle de la survivance traditionnelle québécoise, que résume la formule « foi, langue et culture ». À mon avis, on pourrait répondre par l'affirmative, car on retrouve divers genres de cette nouvelle identité qui comprennent tous, à différents degrés, un mélange d'éléments traditionnels et d'éléments contemporains. Voici un exemple: ma belle-mère, Gilberte Lesmerises-Ouellette, décédée en 1981 à l'âge de 69 ans. Je connais des personnes vivant à l'heure actuelle qui lui ressemblent énormément. Elles se considèrent aussi comme des Franco-Américains ou, plus souvent, comme des « Canayens ».

Gilberte Lesmerises-Ouellette, née à Manchester en 1912, a vécu la majeure partie de sa vie dans le Petit Canada de sa ville

natale. Elle a travaillé dans les filatures pendant une quarantaine d'années. Lorsque sa fille, Claudette, ma future femme, me l'a présentée en 1978, c'était en français. Quand j'étais invité à souper chez elles, nous mangions presque toujours des mets traditionnels québécois. Après le repas, ma belle-mère aimait passer la soirée devant le petit écran à regarder fidèlement des émissions et des téléromans québécois diffusés par Radio-Canada, que l'on capte à Manchester par câblodistribution. De plus, cette dame possédait un répertoire de chansons, de comptines et d'histoires – souvent grivoises – qui aurait pu retenir l'attention d'un anthropologue québécois ou franco-américain pendant des heures.

En revanche, je suis persuadé que ma belle-mère agissait ainsi par habitude plutôt que par souci de la survivance française en Nouvelle-Angleterre. Elle ne semblait pas se poser beaucoup de questions à ce propos, ni suivre ni même connaître les directives des avocats de la survivance. Elle nourrissait même une certaine méfiance envers ces derniers. Par exemple, elle n'allait pas à l'église, elle ne savait presque rien de l'histoire des Franco-Américains, elle ne lisait jamais d'ouvrages littéraires franco-américains et, enfin, elle n'appartenait à aucune organisation franco-américaine. Tout de même, elle se croyait aussi franco-américaine que le curé de la paroisse ou le président du club X.

Madeleine Giguère a souligné l'importance des études sur la classe ouvrière franco-américaine, groupe souvent négligé dans le passé par les auteurs d'ouvrages apologétiques et nationalistes, lesquels favorisaient presque toujours la classe dirigeante. Les meilleurs témoins, selon Giguère, sont précisément les membres de la classe ouvrière. Ils rappellent une vie et une culture qui sont en train de s'évanouir graduellement avec chaque décès.

À la différence de ses collègues, Robert G. LeBlanc, géographe, dépasse les limites de la Nouvelle-Angleterre et aborde les recherches franco-américaines d'une façon beaucoup plus large. Pour lui, le fait français a un aspect continental. Pour l'illustrer, il se base sur le modèle spatial et temporel de l'Amérique française proposé par les géographes Dean Louder, Eric Waddell et leurs collaborateurs dans le volume intitulé *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*. LeBlanc est

généralement d'accord avec les auteurs, quoiqu'il éprouve un malaise face à leur vision « excessivement optimiste » de l'avenir de la francophonie continentale.

Certes, LeBlanc n'a aucune inquiétude quant à la vitalité du français au Québec. Toutefois, lorsqu'il s'agit des îlots de la diaspora québécoise et acadienne aux États-Unis, il imagine mal un renouveau linguistique et culturel. D'après lui, malgré un certain rétablissement des liens entre la diaspora et la mère patrie – qui toutefois ne touche guère ou pas du tout les masses –, l'assimilation des Franco-Américains ne peut être évitée ni renversée. À son avis, il est inutile de chercher une définition plus large de ce qu'est un Franco-Américain. Cela augmenterait le nombre mais affaiblirait la force ethnique et culturelle du groupe.

En tenant compte du point de vue pessimiste et restreint de LeBlanc, que pourrait-on dire à ces Franco-Américains qui – pour ne citer qu'un exemple – font partie d'un groupe toujours croissant d'amateurs de généalogie et dont un bon nombre sont des individus unilingues anglophones? Sont-ils moins franco-américains parce qu'ils parlent peu ou pas français? N'ont-ils pas le droit de se considérer comme des Franco-Américains en vertu de leur sang et de leur intérêt pour leur héritage culturel? Après tout, la plupart des Juifs, des Irlandais, des Italiens et tant d'autres groupes ethniques aux États-Unis ne parlent plus la langue de leurs ancêtres, mais personne n'oserait leur enlever le droit de s'identifier à leur peuple respectif.

D'autre part, Armand Chartier peint un portrait optimiste puisqu'il croit, malgré l'assimilation du peuple franco-américain en général, qu'il restera toujours un noyau francophone en Nouvelle-Angleterre. De plus, lorsqu'il décrit la situation des quelques Franco-Américains qui réussissent à se forger une vie littéraire de bric et de broc dans des conditions plutôt pénibles, je le comprends bien, étant moi-même un de ceux-là!

Vu l'état bilingue et biculturel des Franco-Américains, Chartier accepte que leurs écrits soient en anglais aussi bien qu'en français. Cela, je le comprends aussi. Si je choisis d'écrire en français aux États-Unis, c'est parce que je ressens le besoin de nourrir mon âme, et c'est là ma seule récompense. En revanche, si je me vois obligé d'écrire en

anglais, c'est parce que j'ai besoin de nourrir mon estomac, et c'est là ma seule réalité. Toutefois, ayant une vocation d'écrivain, comme le dit Chartier, je dois nécessairement poursuivre ma tâche, à l'instar de mon collègue, Normand Beaupré, de Biddeford au Maine, dont le premier roman, intitulé *Au fil de l'eau*, paraîtra prochainement aux Éditions de Mortagne à Boucherville.

À partir des textes de ces Franco-Américains, nous pouvons tirer quelques conclusions générales. Tous sont d'accord pour dire que l'assimilation graduelle des Franco-Américains continue d'affecter la vitalité de la langue française, de l'identité et de la culture franco-américaines. Cependant, tous n'envisagent pas l'avenir de la même façon. Les uns le voient avec un optimisme réservé, les autres avec un pessimisme convaincu. Et en général, on se pose beaucoup de questions auxquelles on offre une variété de réponses.

En examinant les références bibliographiques des textes, on remarque que les études touchant les divers aspects de la Franco-Américanie semblent provenir de plus en plus de l'extérieur, soit de milieux anglo-américains ou anglo-canadiens, soit de milieux québécois. Or, l'intérêt que montrent tous ces chercheurs de l'extérieur envers nous, Franco-Américains, ne peut qu'apporter une vision nouvelle, variée et plus objective de nous-mêmes. De plus, espérons-le, nous, chercheurs et écrivains franco-américains, continuerons à enrichir ce corpus aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle et bien au-delà.